

Édition : comment les textes de l'Antiquité sont-ils parvenus jusqu'à nous ?

16 décembre 2021

Estelle Debouy, Docteur en études latines, professeur agrégé de lettres classiques, Université de Poitiers



Rouleau imprimé, Cronica Cronicarum. Paris, François Regnault et Jacques Ferrebouc pour Jean I Petit, 1521 - Vélins 55 x 531 cm. [BnF, Réserve des livres rares, Rés. Vélins-15 et 16](#)

À une époque [où certains](#) se demandent pourquoi *il faut encore* lire les textes de l'Antiquité, il ne me semble pas inutile de rappeler pourquoi *il est encore possible* de les lire. En effet, si rien ne s'interpose entre l'auteur contemporain et son livre, si le texte est celui que l'auteur a définitivement écrit, exception faite des fautes d'impression ou autres coquilles, des siècles séparent les éditions contemporaines du texte écrit par ces auteurs qui vivaient bien avant notre ère. Comment est-il donc possible de lire encore les textes de l'Antiquité aujourd'hui ?

Un changement... de taille

Le premier événement majeur pour la transmission des textes de l'Antiquité se produit entre le II^e et le IV^e siècle de notre ère : le rouleau est abandonné au profit du codex, livre qui a à peu près l'apparence qu'on lui connaît aujourd'hui. Il est [beaucoup moins volumineux que le rouleau](#), donc plus facile à manipuler -

Le Banquet de Platon devait tenir sur un rouleau de 7 m ! – et pouvait contenir davantage de texte. Voici ce qu'écrivait à ce sujet le poète Martial dans ses *Épigrammes* (I, 2, 1-4) :

« Toi qui souhaites avoir partout avec toi mes petits livres et qui les veux comme compagnons pour un long voyage, achète ceux que le parchemin condense en de courtes pages. Réserve ta bibliothèque aux gros livres, moi je tiens dans une seule main. »

Mais le passage d'un support à l'autre signifie [qu'il fallut transcrire toute la littérature](#) ! Ce fut le premier filtre par lequel les textes classiques durent passer.

C'est entre le IX^e et le X^e siècle qu'on trouve le deuxième filtre majeur par lequel la littérature classique est passée : il s'agit de la translittération, c'est-à-dire le passage de l'onziale (graphie créée à partir de la majuscule) à la minuscule. L'onziale, même si elle était d'un excellent effet, était si grande qu'une page ne pouvait contenir que peu de texte. Quand la matière première se fit plus rare, on adopta pour le livre l'écriture utilisée pour les lettres, documents, rapports, à savoir la minuscule qui présentait, en outre, l'avantage de pouvoir être écrite très vite, contrairement à l'onziale, longue à tracer.

Cette dernière fut progressivement abandonnée et, à la fin du X^e siècle, elle n'était plus utilisée que pour des ouvrages liturgiques particuliers ou pour le début des livres ou des chapitres.

En translittérant, le copiste faisait parfois des erreurs et, en de nombreux endroits, on trouve dans tous les manuscrits existants les mêmes fautes, qui semblent provenir d'une source unique : on admet donc qu'on ne faisait qu'une translittération d'un livre en onziale, mis ensuite au rancart, de sorte que le témoin en minuscule devenait la source de toutes les autres copies.

La transmission de certains textes ne tient qu'à un fil : si certains auteurs étaient si solidement ancrés dans la tradition littéraire et scolaire que leur survie ne faisait plus aucun doute (c'est le cas notamment de Virgile, Horace, Juvénal, Cicéron, Salluste, Pline l'Ancien, etc.), d'autres au contraire ne nous sont parvenus que de façon extraordinaire. C'est le cas, par exemple, du manuscrit du V^e siècle de la cinquième décennie de l'historien latin Tite-Live [qui parvint jusqu'au XVI^e siècle sans avoir même été copié](#).

Au XIII^e siècle, le patrimoine classique connaît de nouvelles avanies : on abandonne la fréquentation des Anciens pour des manuels plus pratiques qui n'en conservent que des extraits ou des *exempla*. Puis, avec la chute de Constantinople, la tradition philologique passe aux mains des humanistes italiens.

C'est l'époque de la redécouverte de la culture classique. L'érudit de la fin de la Renaissance avait accès à presque autant d'œuvres grecques et latines que nous aujourd'hui. Les traductions (du grec en latin, et du grec et du latin vers les langues nationales) avaient mis une bonne partie de la littérature antique à portée du grand public.

Depuis la fin du XVII^e siècle, rares sont les découvertes d'un texte ancien inconnu. Néanmoins au XIX^e siècle une nouvelle série de découvertes s'amorça quand on comprit que des textes classiques étaient encore dissimulés dans l'écriture inférieure des palimpsestes. Du grec *palin* (de nouveau) et *psao* (gratter), ce terme désigne « ce qu'on gratte pour écrire de nouveau ». Ce sont donc des manuscrits dont l'original a été lavé pour faire place à une œuvre plus demandée. On découvrit ainsi sous le commentaire de Saint Augustin sur les psaumes le [De Republica de Cicéron qu'on croyait définitivement perdu](#) !



Palimpseste du *De Republica* de Cicéron (IV^e siècle et VII–VIII^e siècle). MS. Vat. Lat. 5757, Biblioteca vaticana, Author provided

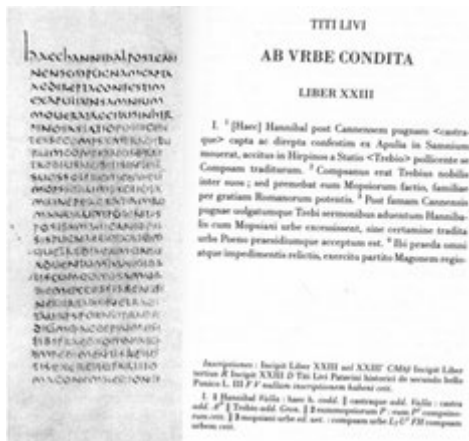
Des copies médiévales aux éditions imprimées d'aujourd'hui

Comment passe-t-on des textes copiés et recopiés dans des manuscrits par les savants du Moyen Âge et de la Renaissance aux textes qui se trouvent sur les rayons de nos bibliothèques ? C'est là qu'intervient le travail de l'éditeur.

Éditer, c'est retrouver une tradition, c'est essayer de remonter de nos documents à l'original dont on est séparé par des intermédiaires plus ou moins nombreux, parfois perdus ou fragmentaires. Cette attitude « scientifique » du philologue est assez récente puisqu'il faut attendre le XIX^e siècle [pour voir apparaître, grâce à Lachmann](#), la critique des textes, c'est-à-dire la reconstitution des témoins perdus et le classement comparé des variantes. Il s'agit de reconstruire un texte ancien à partir de l'étude comparative de l'ensemble de la tradition manuscrite par laquelle il nous est parvenu.

Malheureusement, on ne peut jamais remonter à l'original, mais au terme d'une recherche qui s'apparente un peu à une enquête, on est en mesure de reconstituer ce qu'on *estime être* le texte original. Cette reconstitution se présente sous la forme d'un schéma qu'on appelle *stemma*, sorte de tableau généalogique des manuscrits sources d'une même œuvre. On distingue deux cas de figure quand on cherche à remonter à l'original d'un texte : ou bien il est possible de consulter les manuscrits qui contiennent l'œuvre de l'auteur (transmission directe), ou bien les manuscrits sont perdus et il faut aller à la pêche aux fragments disséminés çà et là (transmission indirecte).

À titre d'illustration, examinons pour terminer le travail de l'éditeur du texte de Tite-Live : il a pour tâche de consulter tous les manuscrits de l'auteur qui sont parvenus jusqu'à nous afin d'établir le texte qu'il estime le plus juste. Voici un manuscrit de Tite-Live (l. XXIII) du V^e siècle (planche XI), conservé à la BNF sous la cote MS. lat. 5730 (fol. 77v), et voici, en regard, le texte édité aux Belles Lettres (2003).



Manuscrit de Tite-Live (l. XXIII) du V^e siècle. MS. lat. 5730 (fol. 77v), BnF, Author provided

Comme l'indiquent les crochets droits, l'éditeur de Tite-Live, Paul Jal, ne conserve pas le premier mot *Haec* qu'on trouve pourtant dans le manuscrit.

Et comme l'indiquent les crochets pointus, Paul Jal ajoute le mot *castraque* qu'on ne trouve pas dans le manuscrit ; il suit en cela la conjecture de l'éditeur Valla (c'est ce qu'il note en bas de page dans ce qu'on appelle un apparat critique).

Le travail du philologue est donc le dernier maillon dans la longue chaîne de la transmission des textes antiques jusqu'à nous. Le défi qu'il doit relever aujourd'hui se situe dans le passage de l'imprimé au numérique. Les avantages d'une édition numérique sont nombreux : non seulement le texte lui-même peut être enrichi de commentaires, traductions multiples, annotations grammaticales, métriques, etc. mais, grâce à l'encodage TEI.xml (la *Text Encoding Initiative* a pour objet de fournir des recommandations pour la création et la gestion sous forme numérique de tout type de données créées et utilisées par les chercheurs en sciences humaines, comme les sources historiques, les manuscrits, les documents d'archives, les inscriptions anciennes, etc.), le texte et son apparat peuvent être transformés en une base de données complète consultable par le lecteur en fonction de ses besoins.

Or, [il n'existe encore que très peu d'éditions critiques numériques](#) qui présentent à la fois un appareil critique complexe et argumenté s'inscrivant dans la longue tradition philologique et un [jeu de données permettant l'analyse et l'interprétation](#).